

De la peur et du géographe à Johannesburg (Afrique du Sud)

Retour sur des expériences de terrain et propositions pour une
géographie des émotions

*Fear and geography in Johannesburg (South Africa): looking back at field
experiences in order to build a geography of emotions*

Pauline Guinard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/4013>
DOI : 10.4000/gc.4013
ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015
Pagination : 277-301
ISBN : 978-2-343-09186-0
ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Pauline Guinard, « De la peur et du géographe à Johannesburg
(Afrique du Sud) », *Géographie et cultures* [En ligne], 93-94 | 2015, mis en ligne le 17 octobre 2016,
consulté le 27 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/4013> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.4013>

De la peur et du géographe à Johannesburg (Afrique du Sud)

Retour sur des expériences de terrain et propositions pour une
géographie des émotions

*Fear and geography in Johannesburg (South Africa): looking back at field
experiences in order to build a geography of emotions*

Pauline Guinard

Introduction

- 1 Depuis plusieurs années, je m'intéresse en géographe à Johannesburg, capitale économique de l'Afrique du Sud à défaut d'en être sa capitale politique. Le choix de cette ville comme terrain d'étude n'a rien eu d'évident pour moi. Plus que d'une volonté ou d'un désir de ma part, il est né d'une proposition de mon directeur de mémoire de Master 2. Cette proposition a immédiatement suscité en moi, et peut-être plus encore chez mes proches, une certaine réticence eu égard à la dangerosité (supposée ?) de ce qui allait devenir mon terrain, en même temps qu'elle éveillait chez la chercheuse en construction que j'étais alors, une certaine envie de comprendre ce qu'était cette ville au-delà de l'image uniformément dangereuse et violente qui était et est encore largement présentée par les médias, les guides touristiques ou la littérature (Guyot et Guinard, 2015). Pourtant, ni le sentiment d'insécurité ni la peur n'ont initialement constitué mon sujet de recherche. Au contraire, pendant longtemps, j'ai appréhendé ces émotions plus comme une contrainte que comme un sujet ou un objet d'étude à part entière. Or, au-delà de mon cas personnel, cette mise sous silence des émotions des chercheurs, et notamment des géographes français, par les chercheurs eux-mêmes me semble révélatrice des difficultés de ces derniers à évoquer non seulement leur rapport au terrain (Volvey *et al.*, 2012), mais aussi leur relation *émotionnelle* au terrain et à l'espace en général. Ceci est d'autant plus problématique

que, comme l'ont mis en évidence nombre de sociologues, d'anthropologues ou d'ethnologues, certaines émotions comme l'empathie (Olivier de Sardan, 2009) ou la surprise (Weber et Beaud, 2010) sont au fondement même de toute enquête de terrain, en ce qu'elles permettent aux chercheurs d'accéder à la parole de l'autre dans le premier cas ou d'analyser une situation dans le second cas. En ce sens, la prise en compte des émotions en sciences humaines et sociales ne serait pas accessoire mais bien essentielle pour comprendre la relation du chercheur à son terrain et aux autres, et par là même saisir les situations d'enquêtes dans lesquelles il se trouve et dont il prétend rendre compte.

- 2 Je me propose donc de revenir ici sur les expériences de terrain que j'ai menées à Johannesburg depuis 2009 dans une visée réflexive afin de questionner le rôle des émotions, et en particulier de cette émotion à première vue constitutive du cas johannesbourgeois qu'est la peur, dans la production des savoir-faire et des savoirs géographiques. La peur est-elle nécessairement une contrainte, un biais à évacuer, pour le géographe qui travaille à et sur Johannesburg ? Peut-elle, au contraire, être un outil pour comprendre la manière dont la ville est produite, voire constituer un objet d'étude en elle-même ? Quel est alors le statut des émotions dans la démarche géographique : seraient-elles un révélateur, un prisme, permettant au géographe de saisir par son intermédiaire d'autres processus à l'œuvre dans l'espace (tels l'exclusion par exemple), ou constitueraient-elles un phénomène spatial à étudier en tant que tel ? Si la peur m'intéresse particulièrement en tant que géographe, c'est bien parce que, si cette émotion peut être ressentie individuellement, y compris par le chercheur lui-même, elle est aussi – comme je le montrerai à partir du cas de Johannesburg – une construction sociale qui évolue dans l'espace, le temps et en fonction des groupes de personnes considérés. À ce titre, la peur comporte une dimension spatiale indéniable qu'il s'agit précisément d'examiner. Ceci suppose de s'interroger sur l'approche privilégiée pour saisir cette émotion, ainsi que sur la méthodologie adaptée pour l'appréhender et l'analyser. Parce qu'elle est particulièrement prégnante dans le cas étudié, la peur peut en outre être envisagée comme un cas-limite en vue de proposer une réflexion plus large sur ce que pourrait être une approche géographique des émotions à Johannesburg, et au-delà. Pour ce faire, je mettrai tout d'abord en évidence la manière dont la peur se manifeste à Johannesburg en interrogeant le lien quasi indissociable qui semble se dessiner entre cette émotion et cette ville et qui fait de cette émotion un élément incontournable de la compréhension de celle-ci. Je me demanderai ensuite pourquoi la peur, et en particulier celle du géographe, reste pourtant le plus souvent un non-dit, si ce n'est un indicible en géographie. Enfin, j'envisagerai dans une perspective prospective diverses méthodes en vue d'étudier la peur en géographe.

Johannesburg, une ville de la peur ?

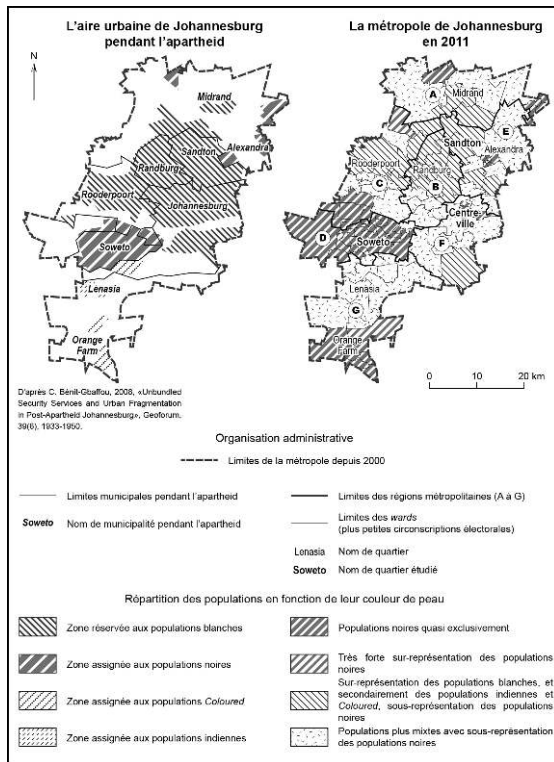
- 3 Comme évoqué ci-dessus, Johannesburg est réputée pour être une ville dangereuse et violente. Cette vision repose assurément sur un certain nombre de données statistiques (les taux d'homicides et de viols sont particulièrement élevés¹), mais elle se nourrit aussi de rumeurs, d'écrits (journalistiques, documentaires ou romanesques) comme des représentations et des fantasmes des populations, que celles-ci y vivent ou non. La violence, réelle et imaginée (Dirsuweit, 2002 ; Guillaume, 2004), produit ainsi des peurs multiples et multiformes qui façonnent et hantent la ville. Comme j'ai pu le constater

lors de mes séjours répétés à Johannesburg, « *Is it safe?* » (« Est-ce sûr ? ») est une question qui ponctue de façon récurrente les conversations les plus ordinaires entre habitants de Johannesburg, mais qui – quand elle m’est adressée – vise également à mettre en garde, de façon plus ou moins explicite, l’étrangère que je suis quant à ce qu’il est possible de faire, dans quels lieux et à quels moments, quand on est une jeune femme blanche et seule à Johannesburg. Si Johannesburg peut faire peur pour qui ne s’y est jamais rendu, ses usagers et ses habitants – loin de toujours démentir le bien-fondé de cette peur – contribuent le plus souvent, par leurs recommandations et leurs conseils, à l’entretenir et à la produire chez celui ou celle qui est sur place, révélant par là même la dimension socialement construite de cette émotion. Ainsi, l’approfondissement progressif de ma connaissance de Johannesburg n’a pas eu pour conséquence de dissiper mes appréhensions premières ; il m’a conduit, par contre, à apprendre – à l’instar des Johannesburgeais et par leur intermédiaire – à associer ces peurs à des lieux, des moments et des corps particuliers. De cette façon, j’ai pu éprouver et mesurer à quel point la peur n’est pas répartie uniformément ni dans l’espace, ni dans le temps, ni dans les corps de ceux qui pratiquent et habitent la métropole johannesbourgeoise. Tout comme d’autres émotions (Davidson *et al.*, 2007) mais de façon peut-être plus frappante, la peur s’incarne effectivement dans des lieux, des temps et des corps.

Les espaces de la peur : une géographie à géométrie variable

- 4 À partir des enquêtes de terrain que j’ai menées de 2009 à 2011 sur les espaces publics dans trois quartiers à l’histoire et aux dynamiques socio-spatiales particulièrement différentes de Johannesburg (le centre-ville, Sandton et Soweto² – figure 1), mais aussi à partir de mes propres pratiques dans la ville en tant que chercheuse habitant de façon temporaire et discontinue mon espace d’étude de 2009 à aujourd’hui, j’ai progressivement pu identifier les lieux qui cristallisent de manière privilégiée les peurs des usagers et des habitants de Johannesburg, et ceci à plusieurs échelles.

Figure 1 – La métropole de Johannesburg, hier et aujourd'hui



P. GUINARD, 2015

- 5 À l'échelle de la métropole, le centre-ville apparaît comme l'espace anxiogène par excellence, et ce particulièrement pour les populations qui ne fréquentent pas ou plus cet espace. Comme l'ont mis en évidence les entretiens que j'ai conduits à Sandton, cette représentation est particulièrement prégnante parmi les populations blanches, ainsi que les classes moyennes et aisées, qui disent éviter cet espace par crainte d'y être agressés. La vision de cet espace est d'autant plus négative, que ces personnes ou leurs parents ont connu le centre-ville du temps de l'apartheid et que ce dernier est le support de reconstructions nostalgiques qui tendent à déprécier l'espace actuel pour mieux glorifier l'espace passé, et inversement (Gervais-Lambony, 2012). Pour autant, cette vision du centre-ville est plus largement répandue et partagée. Je l'ai également retrouvée dans le discours des populations plus modestes et noires de Soweto pour qui le centre-ville de Johannesburg est également un espace dangereux du fait de la présence menaçante de « tsotsis » (« voyous »), souvent confondus avec les migrants. Si les justifications varient d'un groupe de populations à un autre, l'image du centre-ville comme d'un espace de la peur n'en est pas moins dominante. Elle constitue même une sorte de *topos* dans la littérature sud-africaine contemporaine. Ainsi, dans *Zoo City* de Lauren Beukes (2010), c'est bien le centre-ville de Johannesburg qui sert de modèle à l'espace fictionnel dans lequel sont relégués les criminels du roman, ainsi que les animaux qui leur sont attachés en signe de leur culpabilité. Dans les imaginaires, le centre-ville de Johannesburg semble donc concentrer et refléter les peurs contemporaines des usagers et habitants de la métropole.
- 6 Mais si l'on change d'échelle et qu'on ne considère plus que le centre-ville, de nouvelles différenciations apparaissent. À cet égard, Hillbrow, quartier résidentiel du nord du centre-ville, et *Joubert Park*, plus ancien parc de la ville, catalysent en grande partie les

peurs associées à cet espace. Figurant parmi les premiers quartiers à avoir connu un mouvement de déségrégation à partir de la fin des années 1970, ils sont aujourd'hui réputés pour être des espaces dangereux et insalubres (Guillaume, 2001 ; Beavon, 2004). Une des consignes qui m'avait été donnée avant que je me rende pour la première fois à Johannesburg en 2009, notamment par des chercheurs français qui connaissaient la ville, était précisément de me tenir à distance ou du moins de me méfier de ces espaces, et y compris du parc qui présentait pourtant un intérêt potentiel pour mes recherches sur les espaces publics. Avant même d'avoir foulé le sol johannesbourgeois, *Joubert Park* faisait pour moi figure d'espace interdit, et par là même sans doute d'espace intrigant. Pour que cet espace devienne par la suite une de mes études de cas, il m'a fallu parvenir à surmonter les peurs qui m'avaient été transmises et que j'avais intériorisées, en me familiarisant peu à peu avec cet espace, en m'y immergeant par paliers (Guinard, 2014). Une fois parvenue à entrer dans ce parc et à y trouver ma place, j'ai pu découvrir une nouvelle micro-géographie de la peur. Les observations et les entretiens que j'ai réalisés au sein de *Joubert Park* et dans ses environs, m'ont en effet permis de mettre en évidence l'existence de zones perçues par la majorité des usagers du parc comme particulièrement dangereuses parce que les personnes qui s'y trouvaient étaient vues comme suspectes en elles-mêmes (les sans-abri, les personnes étrangères, etc.) ou par les activités supposées qu'elles y pratiquaient (trafics de drogues, de faux papiers, etc.). Finalement, plus l'espace considéré est restreint, plus les espaces de la peur tendent à se circonscrire.

- 7 Bien évidemment, ces considérations générales quant aux espaces associés à la peur dans les imaginaires des citadins, et ce à différentes échelles, ne sont pas fixes. Elles évoluent aussi bien dans l'espace que dans le temps.

Les temporalités de la peur : une histoire au long cours

- 8 Preuve que la peur à Johannesburg est aussi fonction du temps, ni le centre-ville ni *Joubert Park* n'ont toujours été perçus comme des espaces menaçants, bien au contraire. Au début du XX^e siècle, le centre-ville en général et *Joubert Park* en particulier étaient connus pour être des lieux de loisirs et de détente, synonymes de plaisir et non d'anxiété. Les cartes postales de Johannesburg de cette époque, que j'ai pu consulter dans les archives du *Museum Africa*³, exaltent la beauté et l'attractivité du centre-ville et de *Joubert Park*, celui-ci étant même présenté par l'auteur de l'une de ces cartes (figure 2) comme « *our fashionable park* » (« notre parc le plus à la mode »).

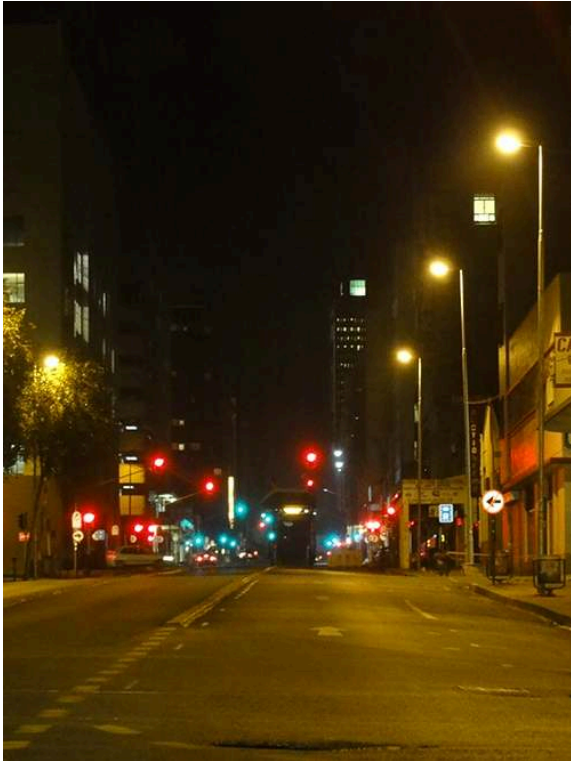
Figure 2 – Joubert Park en 1908 : un espace associé au plaisir et non à la peur



Museum Africa

- 9 L'incarnation spatiale de la peur évolue donc au cours de l'histoire de la ville, et ces évolutions ne sont d'ailleurs pas nécessairement linéaires. Ainsi, l'image du centre-ville est aujourd'hui à nouveau en train de se transformer. Ce dernier n'est en effet plus seulement perçu comme un espace uniformément dangereux ; certains bars, rues ou quartiers du centre-ville, à l'image du Maboneng – quartier à l'est du centre-ville dans lequel les acteurs privés utilisent l'art et la culture à des fins de régénération urbaine voire de *gentrification* (Gregory, 2015) –, s'imposent depuis la fin des années 2000 comme des lieux branchés, ce qui tend à rejaillir sur l'image de l'ensemble de cet espace. Si la peur s'inscrit et évolue dans le temps long de Johannesburg, elle varie aussi selon des temporalités plus courtes.
- 10 La peur à Johannesburg connaît des variations journalières. Comme l'a montré notamment Chrystel Oloukoi à partir du cas du Maboneng (2015), la peur, qui s'incarne dans des lieux relativement bien identifiés par les usagers et habitants de la ville le jour, tend à s'étendre spatialement la nuit. Elle gagne alors tous les espaces, et en particulier les espaces publics du centre-ville. Conséquence et reflet de cette appréhension, les rues des espaces centraux se vident à la tombée du jour (figure 3), les citoyens allant trouver refuge chez eux ou bien dans des lieux sécurisés (centres commerciaux, bars, restaurants, etc.).

Figure 3 – Le centre-ville de Johannesburg la nuit : un espace de peur diffuse



COMMISSIONNER STREET, MERCREDI 5 MAI 2010, 22 H

P. GUINARD

- 11 Se déplacer en ville, y compris en voiture et particulièrement quand on est seul, est alors appréhendé comme un risque, contre lequel les Johannesburgueois n'ont d'ailleurs eu cesse de me mettre en garde. Et de fait, comme j'ai pu le constater à plusieurs reprises en traversant malgré tout le centre-ville en voiture seule la nuit, peu d'automobilistes osent alors s'y aventurer. Cette peur peut paraître d'autant plus paradoxale qu'il n'y a *a priori* personne, qu'il n'y a aucun danger apparent dans les rues. De quoi a-t-on alors peur ? Si je m'en fie à mon expérience personnelle, il me semble que ce qui fait peur c'est que ce vide apparent masque la présence d'un autre invisible, dont l'invisibilité même est justement ressentie comme une menace. Ainsi, pour éviter le face-à-face avec cet autre indiscernable, pour éviter à la fois de rencontrer le corps de celui qui fait peur et d'éprouver la peur dans leur propre corps, les usagers et habitants de Johannesburg préfèrent, autant que faire se peut, ne pas se déplacer seuls la nuit.

Les corps face à la peur : une incorporation différenciée

- 12 La peur s'incarne en effet littéralement dans le corps des usagers et habitants de Johannesburg. Elle prend corps comme le décrit ici avec force la poétesse sud-africaine, Lebo Mashile :

« Sometimes I say to myself I just want to walk around at night. I want to live in a city where I don't want to worry, I don't want to check if the alarm is on, making sure that my doors are locked. I don't want to pray every night for... life. [...] I don't

want to be thankful that today I haven't been hijacked, today I was not rapped, today my house was not broken into, no one in my family was shot. Those are the kind of fears that we live with, the kind of stress we live with. Even when nothing is happening, even when nothing as bad has happened, that stress is still here. It lives in your body. When I travel, sometimes it takes me [...] two or three days to really become comfortable in a place. And I feel the difference in my body. I feel like my shoulders are taking some weight off, my spine is a little bit longer and I can breathe. But, for the first couple of days when I arrive in a new place, even in a place I know it's safe, I am still looking over my shoulder, I am still have to tell myself that I can walk around at night alone. For most of my adult life, I haven't been able to walk around at night in the city that I live in. That's terrifying⁴. »

(Extrait de la seconde partie de l'émission « Villes-Mondes » de France Culture consacrée à Johannesburg et diffusée le 7 octobre 2012)

- 13 La peur induit ainsi tout un ensemble de manifestations physiques (tensions, difficultés respiratoires, etc.) et de pratiques urbaines (enfermement volontaire, évitement, etc.) qui contraignent les corps des citoyens.
- 14 Parmi ces corps qui ont peur, ceux des femmes sont sans doute les plus marqués. Du fait des taux très élevés de viol et de violence contre les femmes en Afrique du Sud en général et à Johannesburg en particulier, celles-ci tendent en effet à (se) vivre comme des victimes potentielles et des cibles privilégiées dans la ville. Leur peur est d'ailleurs d'autant plus inscrite dans leur corps que c'est précisément lui qui est l'objet même de la convoitise en cas d'agression sexuelle. Si les discours des classes anciennement dominantes tendent à faire de la femme blanche dans l'espace public la cible privilégiée de ces attaques, les paroles de Lebo Mashile rappellent que toutes les femmes ressentent cette peur. Pour autant, si toutes les femmes ont peur, toutes ne sont pas autant également victimes de ces violences. Les plus forts taux d'agressions sexuelles concernent effectivement des femmes noires, attaquées non dans les espaces publics, mais dans des espaces domestiques (Jewkes *et al.*, 2012). Reste que la peur ne fait pas que contraindre les corps de celles (ou de ceux) qui ont peur, elle marque également les corps de ceux (ou de celles) qui font peur.
- 15 Si la femme (blanche) est le plus souvent appréhendée comme une victime potentielle, le (jeune) homme noir est, à l'inverse, le plus fréquemment associé dans les imaginaires au criminel, à celui qui suscite la peur. Plusieurs auteurs ont en effet montré qu'en Afrique du Sud (voir notamment : Bremner, 2010 ; Houssay-Holzschuch, 2010 ; Marais, 2013) comme aux États-Unis (voir par exemple : Day, 2006), le jeune homme noir dans les espaces publics est non seulement source d'angoisse pour les autres usagers mais sait qu'il l'est, ce qui se répercute dans son propre corps, dans son rapport à l'espace et induit fréquemment des processus et sentiments d'exclusion. Finalement, que ce soit sa propre peur ou celle des autres, tous les usagers et habitants de Johannesburg ont, à un moment ou à un autre, dans un lieu ou dans un autre, ressenti la peur. Qu'en est-il alors du géographe travaillant et vivant, ne serait-ce que temporairement, à Johannesburg ? Son statut de chercheur le protège-t-il de cette peur ? Lui permet-il de la surmonter plus facilement ?

Le géographe, un être sans peur ?

- 16 Tout comme elle affecte plus ou moins fortement selon qui on est, où l'on est et à quel moment on se trouve les usagers de Johannesburg, la peur peut aussi – comme je l'ai mentionné précédemment – affecter le géographe qui habite et cherche à comprendre

cette métropole. Et de fait, en travaillant dans cette ville, j'ai plusieurs fois eu peur, comme en cette matinée de février 2009 alors que je rentrais d'un entretien avec un artiste, Moise, en traversant à pied le centre-ville :

« Moise m'indique le chemin pour rentrer... et je sais que ce n'est pas une bonne idée de rentrer seule d'Ellis Park à Newtown avec un sac, un appareil photo, un dictaphone et un portable ! [...] Je marche vite. Je surveille mon sac. À un croisement, une femme noire d'une cinquantaine d'années m'accoste : « *It's not a street for White* » (« Ce n'est pas une rue pour Blanc »). Je ne sais que lui répondre. Elle ajoute : « *Keep it in mind* » (« Garde ça en tête »). Et bizarrement, c'est à partir de ce moment-là que j'ai eu peur. »

(Extrait de carnet de terrain de l'auteur, 17 février 2009, 11h)

- 17 Bien que cette femme cherchât sans doute davantage à me protéger qu'à m'effrayer, sa mise en garde a néanmoins contribué à révéler la peur que je tentais jusque-là de contenir et de réfréner. Elle m'a fait prendre conscience de ma propre peur et l'a actualisée. Si le géographe peut donc avoir peur sur son terrain, le plus souvent, il se contente de refouler cette émotion, de la passer sous silence ou, au mieux, de l'évoquer de façon plus ou moins périphérique. Ainsi, si j'ai évoqué dans ma thèse mes difficultés à approcher *Joubert Park* du fait de cette peur généralisée que j'avais fini par interioriser, je l'ai fait dans un « Chapitre 0 », placé entre l'introduction et le premier chapitre. Le statut particulier de ce chapitre témoignait à la fois de mon envie d'intégrer ces considérations qui me semblaient nécessaires à la compréhension de l'ensemble de mon propos dans le corps du texte et d'un certain inconfort à évoquer un tel sujet, puisque la peur du chercheur est de fait encore bien souvent un impensé, si ce n'est un indicible de la géographie, notamment française.
- 18 Même si la peur est un sujet souvent évoqué par les chercheurs s'intéressant à Johannesburg et plus largement à l'Afrique du Sud, c'est – à de notables exceptions près (voir en particulier : Houssay-Holzschuch, 2010) – avant tout celle des autres que ces derniers analysent. Pourquoi ce silence ? Serais-je la seule chercheuse à avoir eu peur à Johannesburg ? Serait-ce d'ailleurs parce que je suis une femme que je suis plus sensible à cette question ou plus désireuse d'en parler ? Serait-ce aberrant, incongru, déplacé de parler de sa peur quand on est géographe ? Pire. Cette peur ressentie, serait-elle l'indice d'une incapacité à faire (correctement) du terrain ? Ce non-dit renvoie vraisemblablement en creux à une certaine vision du géographe et de son rapport au terrain. Il existe en effet dans la géographie française, comme l'a montré Yann Calbérac (2010), une injonction à faire du terrain – de préférence d'ailleurs lointain dans le cas de la géographie dite anciennement tropicaliste, aujourd'hui des Suds –, et plus encore à l'aimer sans réserve, si ce n'est à en « tomber amoureux » (Gervais-Lambony, 2010). Le « bon » géographe serait alors celui qui irait et aimerait aller partout, qui aborderait toute sorte d'espaces, sans peur et sans *a priori*, y compris voire surtout dans les contrées éloignées et à première vue hostiles. Que faire quand on n'apprécie pas son terrain ou plus exactement, comme dans mon cas, quand il nous attire et nous effraie ? Sauf à être masochiste, l'idée même qu'on affectionne un terrain tout en en ayant peur peut d'ailleurs paraître contradictoire. Pourtant, Johannesburg suscite ce genre de contradictions, ce type d'émotions antithétiques. Plus fondamentalement, la métropole semble même produite par ces contradictions, décalages et dissonances (Guillaume, 2001 ; Nuttall et Mbembe, 2008 ; Bremner, 2010 ; Murray, 2011 ; Kruger, 2013 ; Guinard, 2014). L'attrait – en particulier des chercheurs – pour cette ville, en dépit et à cause de la peur qu'elle suscite, serait donc une des dimensions, une des manifestations de ses

contradictions constitutives. La peur, dont celle du géographe qui prétend la cerner, serait par conséquent non seulement un élément de compréhension du rapport du chercheur au terrain, mais aussi – et sans doute plus essentiellement – de la ville elle-même et mériterait, à ce titre, d'être étudiée et non éludée. Comment dès lors accepter et prendre en compte la peur *sur* ou *de* son propre terrain ? Dans quelle mesure cette peur éprouvée par le géographe comme celle ressentie par les citoyens est-elle un élément de compréhension de la ville ?

De la peur du géographe...

La peur : un biais à évacuer ?

- 19 Comme le dénonçaient Rebekah Widdowfield (2000) puis Liz Bondi (2007), les émotions dont la peur sont encore un aspect en grande partie inexploré de la *pratique* des géographes, et plus encore des géographes français. Ceci est d'autant plus surprenant que, d'un côté, nombre de travaux anglophones puis francophones s'évertuent, depuis la fin du XX^e siècle, à questionner la subjectivité et la positionnalité du chercheur, notamment dans son rapport au terrain (Blidon, 2012 ; Volvey *et al.*, 2012), et que, d'un autre côté, le « tournant émotionnel » amorcé dans les années 2000 a conduit les géographes à s'intéresser aux émotions comme *objets* de recherche (Davidson *et al.*, 2007 ; Smith *et al.*, 2009). Pourquoi les émotions du géographe sont-elles si rarement analysées ? Si Rebekah Widdowfield (2000) évoquait plusieurs raisons notamment d'ordre institutionnel, telle que la crainte d'être déconsidéré par ses pairs, il faudrait sans doute prendre en compte dans le cas de la géographie française une inertie et une résistance particulières de l'héritage rationaliste et universaliste à l'égard des courants anglo-saxons, et notamment de ceux d'influence post-moderniste (Staszak, 2001 ; Collignon et Staszak, 2004). Dans une perspective positiviste, la peur comme n'importe quelle autre émotion en tant qu'elle perturbe la neutralité du chercheur, en tant qu'elle parasite son jugement, est un biais à évacuer. Et, de fait, en ce qui me concerne, j'ai pu constater que la peur influence et contraint mes pratiques de terrain à Johannesburg. Contrairement à ce que j'ai pu faire dans d'autres villes que j'ai étudiées, quand je suis à Johannesburg, je me déplace le plus souvent en voiture, et non en transports en commun ou à pied ; j'évite, la nuit, de me rendre dans certains quartiers ou de me déplacer seule. La peur qu'il m'arrive quelque chose, la peur de m'exposer à un danger inutile, est donc à cet égard une limite : elle m'empêche d'avoir accès à certains espaces mais aussi à certains temps de la ville. Puis-je pourtant dépasser cette contrainte ? Puis-je rêver de ne jamais avoir peur à Johannesburg ? La négation ou le refoulement de ma peur est-elle d'ailleurs non seulement envisageable mais souhaitable ?
- 20 Je me souviens, à cet égard, d'une chaude journée de la fin du mois de mars 2011. Je roulais dans *Pritchard Street*, en plein cœur du centre-ville, pour me rendre à un entretien. La chaleur dans ma vieille Mazda non-climatisée était insupportable. Alors pourquoi ne pas ouvrir la fenêtre, ne serait-ce qu'un tout petit peu ? Après tout, voilà deux ans que je vivais et travaillais à Johannesburg et il ne m'était rien arrivé jusque-là. J'ai alors entrouvert la fenêtre côté conducteur. Je me suis arrêtée au feu rouge, savourant cette sensation de liberté inhabituelle et comme volée à la ville. Soudain, j'ai perçu une voix sur ma droite. Sur le moment, je n'ai pas saisi ce que l'homme me demandait ; je le prenais pour un des nombreux vendeurs informels qui essaient

d'écouler leurs marchandises aux carrefours. Je me suis excusée et lui ai demandé de répéter. L'homme, cette fois plus brusquement, s'est écrié : « *Your phone or I shoot you!* » (« Ton portable ou je te tue ! »). Je ne comprenais pas ce qui arrivait ou plutôt je refusais de le comprendre. J'ai regardé l'homme à ma fenêtre et lui ai répondu le plus naturellement du monde : « *No, thanks* » (« Non merci »), avant de remonter ma vitre. L'homme incrédule a quand même jeté un œil à l'intérieur de la voiture – désespérément vide – à la recherche d'un butin quelconque, avant de partir en courant. Le feu est passé au vert. J'ai démarré. Ce n'est qu'au feu suivant que je me suis rendu compte de ce qui venait de se passer. Ce n'est qu'au feu suivant que mes mains se sont crispées sur le volant.

- 21 Malgré ma volonté de me moquer de mes propres peurs et de celles des autres ce jour-là, de tourner en ridicule cette paranoïa constante qui plane sur la ville, la réalité johannesburgeoise ne s'en est pas moins rappelée à mon bon souvenir. Cet incident m'a fait me souvenir que la peur qui hante Johannesburg est le fruit d'une violence qui n'est pas *que* fictive. Si je suis incapable de ne pas avoir peur à Johannesburg ou si ne pas avoir peur me met en danger, serais-je condamnée à ne pas pouvoir produire un savoir géographique valable ? Ou, à l'inverse, la peur ressentie par le géographe serait-elle à comprendre non pas uniquement comme une limite mais aussi comme la preuve d'une certaine sensibilité de celui-ci vis-à-vis d'une émotion qui n'est pas à nier mais à étudier parce qu'elle fait partie de l'expérience urbaine ? Parce que la peur apparaît comme une composante de la citadinité à Johannesburg, en faire l'expérience permettrait au chercheur qui enquête et vit sur son terrain de mieux comprendre ce que peuvent ressentir les citadins.

La peur, un attrape-sujet et un faiseur de terrain

- 22 La peur peut aussi être vue comme un rappel violent que le chercheur n'est pas qu'un être rationnel. Il est aussi une subjectivité, un « sujet-cherchant » (Volvey, 2012 ; Volvey *et al.*, 2012) et un corps engagé dans l'espace. La peur, comme d'autres émotions, est tout à la fois une manifestation de la subjectivité du chercheur et une invitation à interroger celle-ci pour mieux comprendre son rapport au terrain, pour mieux rendre compte de sa pratique et de sa place vis-à-vis de ce terrain qu'il construit comme sien (Widdowfield, 2000). Dès lors, mettre à distance sa peur en particulier et ses émotions en général reviendrait pour le chercheur à se couper d'une partie de sa subjectivité et, à travers elle, de son humanité, c'est-à-dire de ce qui le constitue en tant que sujet et de ce qui le relie aux autres. Ce qui est en jeu ce n'est donc pas seulement la construction de la subjectivité du chercheur dans sa relation au terrain, mais c'est aussi – et plus fondamentalement – son rapport aux autres, et avec lui la possibilité même que ce « sujet-cherchant » développe des relations intersubjectives (Thien, 2005), sans lesquelles le terrain ne saurait précisément exister. Faire taire sa peur ferait courir le risque au chercheur de se couper (de celles) des autres, (de celles) des usagers de la ville qu'il prétend pourtant comprendre. Au contraire, appréhender la peur non comme un biais mais comme une expression de ce qui le relie au monde et aux autres, lui permettrait de mieux rendre compte de la manière dont il produit son terrain mais aussi et surtout d'explorer la dimension sensible, affective et émotionnelle de la réalité (urbaine) qui, si elle est encore en grande partie ignorée ou du moins minorée, n'en est pas moins constitutive de tout rapport à l'espace en général (Straus, 1989) et à l'espace urbain en particulier (Thrift, 2004).

- 23 Une fois reconnue l'importance d'accepter ses émotions, même celles que l'on préférerait ne pas éprouver, reste à savoir comment faire du terrain tout en éprouvant et en prenant en compte ces émotions, tout en ayant – par moments et par endroits – peur. La conduite du terrain est alors faite de « bricolages » et de « petits arrangements » (Guyot, 2006), destinés à mener au mieux son terrain *avec* ces peurs éventuelles. Il s'agit de trouver un équilibre subtil (mais toujours instable) entre d'une part, les risques – effectifs et fantasmés – engendrés par l'adoption de telle pratique de terrain et la peur qu'ils induisent et, d'autre part, les savoirs géographiques que l'on espère produire à partir de ces prises de risques. Bien évidemment, de tels arbitrages ne sauraient répondre à un simple calcul coût/bénéfice. Ils sont modelés par la personnalité et la subjectivité du chercheur ; ils dépendent de la capacité de chacun à faire avec sa peur dans un espace, à un instant et dans des circonstances données. Cette considération des choix personnels, subjectifs et émotionnels du chercheur n'empêche pas pour autant la généralisation ultérieure du propos, pas plus qu'elle ne conduit nécessairement à un enfermement dans un point de vue singulier (Vivet et Ginisty, 2008 ; Blidon, 2012). Évoquer, expliciter ces choix au lieu de les occulter, c'est s'offrir la possibilité d'en dire quelque chose, de comprendre par et au-delà d'une situation d'enquête ce que cette situation révèle du terrain lui-même, et ainsi de construire de nouveaux savoirs géographiques ou de nouvelles façons de construire ces savoirs. Après avoir accepté sa peur de et sur son terrain, il convient alors d'en rendre compte, certes pour en évoquer les effets sur la construction et la conduite de ce terrain, mais surtout pour saisir de manière sensible et non uniquement théorique la ville.
- 24 Étudier les espaces publics à Johannesburg suppose ainsi d'apprendre à renoncer. Comme Lebo Mashile et tant d'autres femmes, je n'ai qu'exceptionnellement marché seule la nuit dans les rues de Johannesburg et plus encore dans celles de son centre-ville. Quand je l'ai fait, je l'ai d'ailleurs souvent déploré, non seulement parce que ma peur prenait souvent le dessus sur toute autre considération et me tenait irrémédiablement à distance de l'instant, du lieu et d'une rencontre avec les éventuels publics de cet espace, mais aussi parce que la peur ressentie par les autres usagers de la ville les maintenait hors de ces lieux qui n'avaient plus de publics que le nom. Quels publics observer, rencontrer ou avec qui échanger dans les rues désertées du centre-ville la nuit ? Parcourir ces espaces dans de telles conditions n'était pas uniquement source de danger et de peur, cela me semblait également inutile, absurde. Pourquoi chercher à se faire peur ? Ces expériences tout comme le fait que j'ai choisi de renoncer à les poursuivre n'en ont pas moins été riches d'enseignement. Cela m'a permis, d'un côté, de prendre pleinement la mesure du poids de la peur dans les pratiques urbaines nocturnes des citadins et, d'un autre côté, de m'interroger sur la temporalité des espaces publics. Comment penser et qualifier des espaces qui ne sont publics que le jour, que par intermittence ? Sont-ils d'ailleurs encore des espaces ? Si l'on en croit Jacques Lévy (dans Lévy et Lussault, 2003), parce que l'espace est fait de relations sociales, un espace sans public ne pourrait même plus être qualifié d'espace. Il ne serait qu'une simple étendue. La nuit et la peur qui lui est associée à Johannesburg hypothèquent à la fois la publicité (au sens de caractère public) et la spatialité des espaces. Avoir à renoncer à fréquenter les espaces publics du centre-ville la nuit du fait de la peur (la mienne et celle des autres) est dès lors à comprendre comme le reflet et la conséquence des processus de dé-publicisation et de dé-spatialisation à l'œuvre dans ces espaces à certains moments. Le renoncement a donc été un de ces arrangements qui m'ont permis de faire avec mais aussi d'apprendre de ma peur et de celles des autres.

En ayant moi-même peur et en constatant la peur des autres, j'ai pu acquérir un savoir géographique qui ne pourrait être atteint par une réflexion purement abstraite. Dès lors, parce que la peur est un élément d'appréhension et de compréhension de ce qu'est Johannesburg et de la manière dont elle est vécue par ses usagers et habitants, il ne s'agit plus seulement de se demander comment faire du terrain en ayant peur et comment en rendre compte, mais il importe également de s'interroger sur la possibilité de faire de la peur – et peut-être à travers elle d'autres émotions – un sujet d'étude. Outre un élément de compréhension de notre rapport à la ville et plus largement à l'espace, la peur peut-elle être aussi un *objet géographique* à part entière ?

... à la géographie de la peur

La peur en géographie : un défi méthodologique

- 25 Si la peur du chercheur à Johannesburg n'est guère abordée dans la littérature géographique, celle de ses habitants ou visiteurs l'est fréquemment. Dans cette perspective, la peur est principalement traitée selon trois modalités : soit comme un élément de mise en contexte à la fois spatiale et historique, soit, le plus souvent, dans ses traductions et manifestations paysagères comme architecturales, à travers les questions de privatisation, de militarisation ou de fortification des espaces (Bremner, 1998, 2010 ; Lipman et Harris, 1999 ; Dawson, 2005 ; Murray, 2008, 2011), soit, de manière plus récente, en tant qu'elle affecte plus spécifiquement certains groupes de population, définis en fonction de leur couleur de peau, de leur genre ou de leur sexualité (Vetten et Dladla, 2000 ; Allen, 2002 ; Reid et Dirsuweit, 2002). Si la peur est un thème courant voire récurrent de la production scientifique sur Johannesburg, certains de ses aspects pourtant essentiels restent encore dans l'ombre.
- 26 Le numéro spécial d'*Urban Forum* consacré à cette question visait précisément à proposer une approche plus ethnographique de la peur qui viendrait compléter les études précédemment menées sur les conséquences matérielles de celle-ci dans l'environnement urbain (Dirsuweit, 2002). Cette initiative trahissait déjà une certaine difficulté des géographes à saisir la peur, non pas uniquement dans les formes urbaines qu'elle induit, mais aussi dans les représentations individuelles et collectives qui lui sont attachées ou qu'elle génère, ainsi que dans les comportements et manifestations corporelles qu'elle provoque. Plus que par manque d'intérêt, cette difficulté semble d'ailleurs surtout tenir à des problèmes d'ordre méthodologique. Comment saisir en géographie les émotions telle que la peur, et ce dans toutes leurs dimensions, y compris les plus subjectives ? Si Teresa Dirsuweit proposait pour ce faire de porter une attention plus grande aux discours (2002), on peut se demander si une telle approche permet de cerner, dans sa complexité et sa globalité, la peur et ses rapports à l'espace. La peur et plus largement les émotions, qu'il s'agisse de celles de l'enquêté ou de l'enquêteur d'ailleurs, peuvent-elles toujours être *dites* ? Les mots sont-ils suffisants pour décrire, appréhender et retranscrire les émotions ressenties ? Si ce n'est pas le cas, comment faire pour aborder la peur dans et au-delà de ce qui est dicible ?
- 27 Les méthodes communément et historiquement utilisées par les géographes, telles que l'observation, le questionnaire, l'entretien ou la cartographie, font principalement appel à certains de nos sens (la vue en premier chef) et s'appuient largement sur le langage (verbal et cartographique). Or, non seulement la peur ne peut pas toujours être

exprimée par des mots, mais le fait même que l'on ressent la peur, que celle-ci puisse modifier nos sens (trouble de la vue, de l'ouïe, etc.), souligne sa dimension multi-sensorielle. Dès lors, comment saisir la peur dans toutes ses dimensions à partir de méthodes essentiellement visuelles et verbales ? À ce titre, la peur peut précisément être appréhendée comme une invitation à inventer ou à réinventer les approches géographiques, en portant une attention particulière aux méthodes multi-sensorielles et non exclusivement verbales.

La peur, un facteur de renouveau méthodologique

- 28 En termes de méthodes non-verbales, l'observation est sans aucun doute la plus communément utilisée par les chercheurs en sciences humaines et sociales, et ce également dans le cas de la peur. Comme évoqué ci-dessus, la peur a jusqu'ici été essentiellement, même si non exclusivement, abordée à Johannesburg – comme ailleurs (voir par exemple : Blakely, 1997 ; Low, 1997 ; Davis, 1999 ; Caldeira, 2000 ; Pain et Smith, 2008) – à travers les formes urbaines particulières qu'elle suscite, à travers les productions concrètes et visibles dans lesquelles elle s'incarne. Les grilles, barbelés et autres systèmes de sécurité qui enserrant les habitations, bureaux et centres commerciaux constituent ainsi les figures urbaines emblématiques de la peur. Elles ont donné lieu à de nombreux d'articles, le plus souvent illustrés, voire à de véritables essais photographiques (Bremner, 2010), qui tentent de retranscrire par l'image ces paysages et architectures de la peur observables dans la ville. Ce travail de documentation iconographique s'accompagne le plus souvent d'enquêtes ethnographiques, associant observations et entretiens, en vue de rendre compte des processus de production de ces formes urbaines, ainsi que de la manière dont la peur s'inscrit dans des contextes socio-spatiaux particuliers.
- 29 En complément de cette approche et pour aller plus loin dans cette étude des conséquences spatiales de la peur non seulement sur les infrastructures matérielles de la ville mais aussi sur ses « infrastructures sociales » (Simone, 2004), c'est-à-dire sur ceux qui la peuplent et la font vivre, on pourrait également envisager d'avoir recours à l'observation pour saisir l'incarnation de la peur aussi bien dans des objets et dans des groupes sociaux, que dans des corps individuels. Comme évoqué par Lebo Mashile, la peur a en effet des traductions corporelles ; elle modifie les pratiques, les déplacements ou bien encore les interactions des citoyens comme des chercheurs. Les manifestations corporelles de la peur, comme celles d'autres émotions (Boudreau *et al.*, 2009 ; Aranguren, 2013), sont de fait potentiellement observables par un tiers et peuvent dès lors être cruciales pour comprendre les différentes spatialités de la peur à Johannesburg, notamment à l'échelle de l'individu. À cet égard, l'étude de la manière de se mouvoir des usagers dans les espaces publics, à commencer par celle du géographe travaillant sur ces questions, pourrait se révéler particulièrement féconde. Une marche plus ou moins rapide, plus ou moins crispée peut en effet traduire une peur associée à un espace et à ses usagers. Selon une approche cette fois non-représentationnelle telle qu'elle a pu être développée par Nigel Thrift (2007) et reprise par des géographes anglophones comme francophones (voir notamment : Hancock, 2011 ; Chapis, 2012 ; Volvey, 2012), il s'agirait de s'intéresser non pas uniquement aux discours ou images de la peur à Johannesburg mais à ses *pratiques*, à la performativité des corps qui ont/ont peur. L'observation de ces corps en mouvement viendrait alors compléter la saisie visuelle de la peur dans la ville. Toutefois, on peut d'ores et déjà relever deux limites

majeures à cette approche uniquement visuelle de la peur : premièrement, sa difficulté à rendre compte dans sa totalité de l'expérience physique, notamment sensorielle, de cette émotion en ville, et deuxièmement, son incapacité à saisir les représentations associées à celle-ci.

- 30 Tout d'abord, l'observation ne semble pas pouvoir restituer à elle seule la dimension multi-sensorielle de la peur en ville. Si la peur s'observe chez soi comme chez les autres, si elle peut même découler d'une perception visuelle (la vue d'un jeune homme noir la nuit dans une rue est, comme évoqué précédemment, particulièrement anxiogène à Johannesburg), elle est aussi véhiculée par d'autres sens dont l'ouïe. Dans un film à suspense ou d'horreur par exemple, la peur sera suscitée tout à la fois par un certain cadre visuel (une rue déserte de préférence de nuit, un pont abandonné, etc.) et par une ambiance sonore (musique angoissante ou absence subite de musique, son obsédant répété à de multiples reprises, etc.). La bande-annonce de *District 9*³, film de science-fiction de 2009 de Neill Blomkamp relatant l'arrivée à Johannesburg d'extraterrestres, suffit à s'en convaincre. La musique, les bruits des hélicoptères patrouillant au-dessus des quartiers informels, les sirènes, le feu, le rythme des images qui s'accélère, tout contribue à faire de Johannesburg et plus spécifiquement des espaces dans lesquels sont confinés les extraterrestres, qui ne sont autres qu'une figure des migrants contemporains (Le Poullennec, 2012), des lieux de la peur. Parce qu'ils associent par l'image et par le son certaines émotions à certains lieux, et réciproquement, les films peuvent être des outils pertinents pour comprendre tout à la fois les représentations spatiales et émotionnelles que l'audiovisuel (re)produit, véhicule ou dénonce. De même qu'au cinéma, les sons de et dans la ville peuvent également être associés à des émotions ou en générer. Pour essayer de déterminer quels sont les ambiances ou paysages sonores anxiogènes dans la ville, on pourrait se livrer à des séances d'écoute urbaine dans différents quartiers de la métropole, à différents moments de la journée. La géographie sonore de la peur à Johannesburg viendrait ainsi compléter celle visuelle, déjà plus développée.
- 31 Ensuite, l'observation n'offre pas seulement une restitution incomplète parce que mono-sensorielle de la peur en ville, elle est aussi inadaptée pour saisir certains phénomènes comme les représentations. Le développement des cartes mentales à l'initiative de Kevin Lynch (1960) est précisément né de ce désir d'appréhender la ville telle qu'elle s'imagine et se vit, et non uniquement telle qu'elle se pratique et s'observe. Les cartes mentales pourraient-elles alors permettre d'accéder aux représentations de la peur à Johannesburg ? Le *Safe City Map Workshop* (« atelier de cartes pour une ville sûre ») organisé en 2010 par l'équipe de Keleketla!, bibliothèque et centre culturel constitués par des artistes à proximité de *Joubert Park*, avaient été conçus à cette fin. Les enfants de ce quartier particulièrement défavorisé et réputé dangereux avaient été invités à dessiner leur espace quotidien en faisant apparaître les lieux qu'ils aimaient et ceux qu'ils n'aimaient pas, ceux dans lesquels ils se sentaient à l'aise et ceux qu'ils craignaient. À partir des dessins produits et de discussions avec les enfants, le but était de constituer une carte présentant les lieux perçus par eux comme anxiogènes et non-anxiogènes, en veillant à choisir des signes immédiatement compréhensibles par d'autres enfants du quartier. La carte réalisée devait, par la suite, être diffusée dans les environs. La carte non seulement mentale mais aussi participative est donc ici utilisée tout à la fois comme un support de médiation non-verbale permettant d'appréhender les espaces où s'incarnent les peurs urbaines des enfants et comme un outil de sensibilisation, destiné à mettre en garde l'ensemble des enfants du quartier. Elle tente

ainsi de répondre aux lacunes de la pure observation en matière de saisie des représentations des citoyens associées la peur, tout en prétendant agir sur la ville.

- 32 À travers le cas de l'observation et de la carte, on s'aperçoit alors qu'il est possible de faire évoluer des méthodes existantes, en renforçant leur dimension participative par exemple, ou bien encore de les combiner de façon à mieux appréhender la peur. Mais même de cette façon, la peur est encore largement abordée à travers ses conséquences (spatiales, corporelles, mentales). Peut-on alors imaginer d'autres approches en vue de saisir plus directement les émotions ? Le fait que ce soit des artistes qui organisent les ateliers cartographiques ci-dessus mentionnés n'est pas anodin. De plus en plus d'auteurs soulignent en effet le rôle des arts et des artistes dans la compréhension des phénomènes spatiaux en général (Volvey, 2012 ; Grésillon, 2014 ; Guinard, 2014), et dans la saisie des émotions en particulier (Thrift, 2000, 2007 ; Olmedo, 2015). Parce qu'ils sont faits et font appel à notre sensibilité, à notre capacité à ressentir et à s'émouvoir, les arts seraient à la fois reflets et producteurs d'émotions. Les arts seraient-ils alors un prisme privilégié pour saisir ces émotions, dont la peur, que le géographe peine à appréhender autrement ? Tous les arts permettent-ils d'avoir accès également à ces peurs urbaines ? En travaillant sur l'art dans les espaces publics à Johannesburg, c'est-à-dire sur l'art qui se déploie directement dans la ville, qui fait de l'espace urbain son support et sa matière, j'ai montré que cette forme d'art pouvait être un médium pour dépasser ou à défaut pour révéler les peurs et les appréhensions des citoyens (Guinard, 2014). Reste alors à envisager cette question dans le cas d'autres arts, et notamment dans le cas d'arts qui ne sont pas présents dans la ville mais qui, à l'instar de la littérature et du cinéma, représentent cette dernière. Il s'agirait alors, comme j'ai commencé à le faire ici, d'appréhender les arts comme un outil pour révéler et comprendre les processus de construction et déconstruction des peurs urbaines voire d'autres émotions.

Conclusion :

La peur et au-delà, vers une géographie des émotions ?

- 33 Si la peur – qu'il s'agisse de celle des citoyens ou du géographe – est sans doute l'émotion aujourd'hui la plus aisément identifiable dans la métropole johannesbourgeoise, et par là même la plus facilement saisissable, il s'agirait néanmoins de porter, à terme, une attention plus grande aux autres émotions (désir, plaisir, colère, etc.) qui, si elles sont moins immédiatement tangibles et bien souvent occultées par la peur, n'en sont pas moins présentes et constitutives de la ville. La peur constituerait à cet égard une sorte d'émotion-matrice qui serait l'occasion de poser, à partir et au-delà d'elle, les premières bases d'une géographie des émotions à Johannesburg, dans laquelle les arts pourraient occuper une place privilégiée.
- 34 La peur comme l'ensemble des émotions urbaines ne seraient alors plus à considérer comme des biais contraignant et limitant la compréhension de la ville, mais bien comme des phénomènes indissociables de son saisissement. Étudier les émotions à Johannesburg ouvrirait ainsi des pistes de recherche qui pourraient enrichir la compréhension des espaces urbains, en y intégrant une dimension sensible et émotionnelle qui fait encore souvent défaut aux analyses géographiques, en particulier

en France, alors qu'elle est pourtant constitutive de *notre* rapport à l'espace (celui des autres comme celui du chercheur). Proposer une géographie de la peur et des émotions à partir de Johannesburg permettrait alors peut-être aux géographes de ne plus avoir peur d'être émus sur et à cause de leur terrain.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN Danielle Burger, 2002, « Race, crime and social exclusion: a qualitative study of white women's fear of crime in Johannesburg », *Urban Forum*, vol. 13, n° 3, p. 53-79.
- ARANGUREN Martin, 2013, *La transaction émotionnelle comme unité d'action : une méthodologie pour l'étude des émotions situées*, thèse de doctorat, EHESS, Paris.
- BEAVON Keith, 2004, *Johannesburg: the making and shaping of the city*, Pretoria, Unisa Press.
- BEUKES Lauren, 2010, *Zoo city*, Johannesburg, Jacana.
- BLAKELY Edward J., 1997, *Fortress America: gated communities in the United States*, Washington Cambridge, Brookings Institution Press.
- BLIDON Marianne, 2012, « Géographie de la sexualité ou sexualité du géographe ? Quelques leçons autour d'une injonction », *Annales de géographie*, n° 687-688, n° 5, p. 525-542.
- BONDI Liz, 2007, « The place of emotions in research: from partitioning emotion and reason to the emotional dynamics of research relationships », *Emotional geographies*, Aldershot, Ashgate, p. 231-245.
- BOUDREAU Julie-Anne, Boucher Nathalie et Liguori Marilena, 2009, « Taking the bus daily and demonstrating on Sunday: Reflections on the formation of political subjectivity in an urban world », *City*, vol. 13, n° 2-3, p. 336-346.
- BREMNER Lindsay, 1998, « Crime and the emerging landscape of post-apartheid Johannesburg », in H. Judin et I. Vladislavic (ed.), *Blank: architecture, apartheid and after*, Rotterdam, NAI Publishers, p. 48-63.
- BREMNER Lindsay, 2010, *Writing the city into being*, Johannesburg, Fourthwall Books.
- CALBÉRAC Yann, 2010, *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XX^e siècle*, thèse de doctorat, Université Lyon II.
- CALDEIRA Teresa P.R., 2000, *City of walls: crime, segregation, and citizenship in Sao Paulo*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.
- CHAPUIS Amandine, 2012, *Performances touristiques et production des identités spatiales individuelles à Amsterdam*, thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris.
- COLLIGNON Béatrice et STASZAK Jean-François, 2004, « Que faire de la géographie postmoderniste ? », *L'Espace géographique*, vol. 33, n° 1, p. 38-42.
- DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick, 2007, *Emotional geographies*, Aldershot, Ashgate.
- DAVIS Mike, 1999, *Ecology of fear: Los Angeles and the imagination of disaster*, New York, Vintage.

- DAWSON Ashley, 2005, « Geography of fear: crime and the transformation of public space in post-apartheid South Africa », in S. Low et N. Smith (ed.), *The politics of public space*, New York, Abingdon, Routledge, p. 123-142.
- DAY Kristen, 2006, « Being feared: masculinity and race in public space », *Environment and Planning: A*, vol. 38, n° 3, p. 569-586.
- DIRSUWEIT Teresa, 2002, « Johannesburg: fearful city? », *Urban Forum*, vol. 13, n° 3, p. 3-19.
- GERVAIS-LAMBONY Philippe, 2010, « Glissements amoureux », session organisée lors du 2^e Congrès du RTP Études Africaines, Bordeaux.
- GERVAIS-LAMBONY Philippe, 2012, « Nostalgies citadines en Afrique Sud », *EspaceTemps.net* [en ligne], <http://www.espacetemps.net/document9459.html>.
- GREGORY James J., 2015, « Creative industries and urban regeneration: the Maboneng precinct, Johannesburg », *Local Economy*, December 6.
- GRÉSILLON Boris, 2014, *Géographie de l'art*, Paris, Economica.
- GUILLAUME Philippe, 2001, *Johannesburg : géographies de l'exclusion*, Johannesburg, Paris, IFAS-Karthala.
- GUILLAUME Philippe, 2004, « La violence urbaine à Johannesburg. Entre réalité et prétexte », *Geographica Helvetica*, n° 3, p. 188-198.
- GUINARD Pauline, 2014, *Johannesburg : l'art d'inventer une ville*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- GUYOT Sylvain, 2006, « Une méthodologie de terrain 'avec de vrais bricolages et plein de petits arrangements'... », *Études*, vol. 405, n° 9, p. 165-177.
- GUYOT Sylvain et GUINARD Pauline, 2015, « L'art de (ré)imaginer l'Afrique du Sud », *L'Information géographique*, n° 79, p. 70-96.
- HANCOCK Claire, 2011, *Pour une géographie de l'altérité. Corps de l'Autre et espaces de subjectivation politique*, HDR, Université Paris-Diderot.
- HOUSSAY-HOLZSCHUCH Myriam, 2010, *Crossing boundaries, t. 3 : Vivre ensemble dans l'Afrique du Sud post-apartheid*, HDR, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- JEWKES Rachel et al., 2012, « What we know and what we don't: single and multiple perpetrator rape in South Africa », *SA Crime Quarterly*, n° 41, p. 11-19.
- KRUGER Loren, 2013, *Imagining the edgy city: writing, performing, and building Johannesburg*, Oxford, Oxford University Press.
- LE POULLENNEC Annael, 2012, « Le corps étranger : autre et alien dans District 9 », in M. Prum (dir.), *Racialisations dans l'aire anglophone*, Paris, L'Harmattan.
- LÉVY Jacques et LUSSAULT Michel, 2003, *Dictionnaire de la géographie*, Paris, Belin.
- LIPMAN A. et HARRIS H., 1999, « Fortress Johannesburg », *Environment and Planning B: Planning and Design*, vol. 26, n° 5, p. 727-740.
- LOW SETHA M., 1997, « Urban fear: building the fortress city », *City & Society*, vol. 9, n° 1, p. 53-71.
- LYNCH Kevin, 1960, *The image of the city*, Cambridge, MIT Press.
- MARAIS Ingrid Estha, 2013, *Public space/public sphere: an ethnography of Joubert Park, Johannesburg*, PhD, University of Johannesburg.

- MURRAY Martin J., 2011, *City of extremes: the spatial politics of Johannesburg*, Johannesburg, Wits University Press.
- MURRAY Martin J., 2008, *Taming the disorderly city: the spatial landscape of Johannesburg after apartheid*, Ithaca, London, Cornell University Press.
- NUTTALL Sarah et MBEMBE Achille, 2008, *Johannesburg: the elusive metropolis*, Durham, London, Duke University Press Books.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 2009, *La rigueur du qualitatif : les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant.
- OLOUKOI Chrystel, 2015, *Nuits : objets de peur, objets de désir. Maboneng « Place of Light » au prisme des imaginaires et pratiques nocturnes*, mémoire de Master 1, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris.
- PAIN Rachel et SMITH Susan J., 2008, *Fear: critical geopolitics and everyday life*, Aldershot, Burlington, Ashgate Publishing Limited.
- REID Graeme et DIRSUWEIT Teresa, 2002, « Understanding systemic violence: homophobic attacks in Johannesburg and its surrounds », *Urban Forum*, vol. 13, n° 3, p. 99-126.
- SIMONE AbdouMaliq, 2004, « People as infrastructure: intersecting fragments in Johannesburg. », *Public Culture*, vol. 16, n° 3, p. 407-428.
- SMITH Mick *et al.*, 2009, *Emotion, place and culture*, Farnham, Ashgate.
- STASZAK Jean-François, 2001, *Géographies anglo-saxonnes : tendances contemporaines*, Paris, Belin.
- STRAUS Erwin, 1989, *Du sens des sens : contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, Grenoble, J. Millon.
- THIEN Deborah, 2005, « After or beyond feeling? A consideration of affect and emotion in geography », *Area*, vol. 37, n° 4, p. 450-454.
- THRIFT Nigel, 2000, « Afterwords », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 18, n° 2, p. 213-255.
- THRIFT Nigel, 2004, « Intensities of feeling: towards a spatial politics of affect », *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, vol. 86, n° 1, p. 57-78.
- THRIFT Nigel, 2007, *Non-Representational theory: space, politics, affect*, New Ed edition, Milton Park, Abingdon, Oxon ; New York, NY, Routledge.
- VETTEN Lisa et DLADLA Joy, 2000, « Women's fear and survival in inner-city Johannesburg », *Agenda*, vol. 16, n° 45, p. 70-75.
- VIVET Jeanne et GINISTY Karine, 2008, « Les biais, terrain de savoirs ? Expériences africaines », communication, colloque *À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Arras.
- VOLVEY Anne, 2012, *Transitionnelles géographies : sur le terrain de la créativité artistique et scientifique*, Université Lumière Lyon II.
- VOLVEY Anne, CALBÉRAC Yann et HOUSSAY-HOLZSCHUCH Myriam, 2012, « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, n° 687-688, n° 5, p. 441-461.
- WEBER Florence et BEAUD Stéphane, 2010, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- WIDDOWFIELD Rebekah, 2000, « The place of emotions in academic research », *Area*, vol. 32, n° 2, p. 199-208.

NOTES

1. Des chiffres fiables pour la métropole de Johannesburg sont particulièrement difficiles à obtenir dans ce domaine, d'une part, parce que les autorités publiques fournissent des statistiques à l'échelle nationale, provinciale et locale mais non métropolitaine, et d'autre part, parce que toutes les agressions – notamment sexuelles – ne sont pas signalées. Selon les services de police sud-africains, le taux d'homicides volontaires en 2013-2014 s'élevait ainsi à 32,2 pour 100 000 personnes en Afrique du Sud, 26,2 dans le Gauteng (province dans laquelle se situe Johannesburg) et 66 dans le centre-ville de Johannesburg, alors que le taux d'agressions sexuelles pour la même période s'élevait à 118,2 pour 100 000 personnes en Afrique du Sud, 86,8 dans le Gauteng et 137 dans le centre-ville de Johannesburg. Si ces chiffres sont particulièrement élevés, ils sont néanmoins en baisse sur les dix dernières années. Pour autant, le sentiment d'insécurité tend à se maintenir et même à augmenter. Ainsi, selon le « Baromètre du Gauteng » de 2014, si 65,2% des personnes se sentaient en sécurité lorsqu'ils marchaient la nuit dans leur quartier en 2009, ils ne sont plus que 59 % dans ce cas en 2011. La baisse des taux de violence ne se traduit donc pas nécessairement par une baisse du sentiment d'insécurité, ce qui souligne le poids des représentations dans la fabrique de ce sentiment.

2. Municipalité blanche pendant l'apartheid et ancien centre économique de Johannesburg, le centre-ville a connu à partir de la fin des années 1970 une dynamique de déclin et un bouleversement de son profil démographique, du fait du départ progressif des populations blanches vers les *suburbs* du nord de la ville et de l'arrivée de populations noires en provenance des *townships* de Johannesburg et d'Afrique du Sud, puis du reste de l'Afrique (Guillaume, 2001 ; Beavon, 2004). Sandton, également ancienne municipalité blanche, est le nouveau centre économique de la métropole ; il accueille aujourd'hui des populations relativement aisées mais non exclusivement blanches. Soweto (*South West Townships* – « *townships* du sud-ouest ») constitue le plus grand ensemble de *townships* réservé aux populations noires pendant l'apartheid ; il est célèbre pour avoir été le théâtre d'importants mouvements de résistance au régime oppresseur.

3. Le *Museum Africa* est un musée de Johannesburg qui entend, depuis 1994, retracer l'histoire de tous les Sud-Africains, et non uniquement celle de la colonisation européenne comme le faisait précédemment le musée, connu alors sous le nom d'*Africana Museum*.

4. « Parfois je me dis que je voudrais juste pouvoir me promener la nuit. Je voudrais vivre dans une ville où je n'ai pas à m'inquiéter, où je n'ai pas besoin de vérifier si j'ai branché l'alarme, si j'ai bien fermé à clef. Je voudrais ne pas avoir à prier tous les soirs pour... ma vie. [...] Je voudrais ne pas avoir à être reconnaissante du fait que, aujourd'hui, je n'ai pas été agressée, je n'ai pas été violée, je n'ai pas été cambriolée, personne de la famille n'a été tué. On vit avec ce genre de peurs, ce genre de stress. Même quand il ne se passe rien, quand rien d'aussi horrible est arrivé, ce stress est toujours là. C'est inscrit dans votre corps. Quand je voyage, je mets au moins [...] deux ou trois jours pour me sentir à l'aise. Et je sens la différence dans mon corps. Je sens un poids qui tombe de mes épaules, ma colonne vertébrale s'allonge et je respire mieux. Mais, les premiers jours, quand j'arrive dans un nouvel endroit, même dans un endroit qui est sûr, je ne peux pas m'empêcher de regarder par-dessus mon épaule, je suis obligée de me dire que je peux marcher seule dans la rue la nuit. J'ai passé presque toute ma vie d'adulte dans une ville où je ne peux pas marcher seule la nuit. C'est terrifiant. » Traduction de l'auteur d'après celle de l'émission.

5. Voir : <https://www.youtube.com/watch?v=DyLUwOcR5pk>

RÉSUMÉS

À partir d'expériences de terrain menées à Johannesburg (Afrique du Sud) depuis 2009, je me propose de réfléchir à la place des émotions, et notamment de la peur – émotion particulièrement prégnante dans le cas johannesbourgeois –, dans les savoir-faire et les savoirs géographiques. Domaine encore relativement peu exploré en géographie française, je m'interrogerai sur les causes de ce manque de considération en envisageant les résistances et réticences des géographes français quant à l'étude de la peur en particulier, et des émotions en général. Je proposerai ensuite quelques pistes, notamment méthodologiques, en vue d'une meilleure prise en compte de ces questions en géographie.

Based on fieldworks I have been doing in Johannesburg (South Africa) since 2009, I will reflect on the role of emotions – and especially of fear that is particularly present in this city – in the making and doing of geographical knowledge. I will argue that this issue is still undervalued by geographers in France. Consequently, I will investigate the reasons of the resistances and reluctance expressed by French geographers regarding the study of fear in particular and emotion in general, before presenting several methodological approaches in order to better take into account these questions in geography.

INDEX

Keywords : fear, Johannesburg, fieldwork, geography, emotions, reflexivity

Mots-clés : peur, Johannesburg, terrain, géographie, émotions, réflexivité

Index géographique : Johannesburg, Afrique du Sud

AUTEUR

PAULINE GUINARD

UMR LAVUE – Laboratoire Mosaïques, UMR IHMC (associée)

École normale supérieure de Paris

pauline.guinard@gmail.com